

tiens sont devenus étrangers à leur religion ; qu'ils ont mis en oubli toutes ses leçons et toutes ses lois ; qu'ils n'entrent plus dans les temples, ne participent plus au pain de l'autel, et ne rougissent plus de rien, si ce n'est de la piété et de la foi, le débordement des mœurs est un torrent sans digues, les penchans du jeune âge se précipitent sans frein, les excès n'ont plus de bornes, et la plus belle portion de la vie humaine est comme une proie que se disputent et que dévorent tous les vices. Faut-il s'étonner après cela que le bras de Dieu se soit appesanti sur cette génération, et qu'il ait surtout frappé la jeunesse de ses coups les plus terribles ? N'est-ce pas en effet la jeunesse qui a été surtout la victime de nos longs et affreux malheurs ? N'est-ce pas elle (ah ! qu'il m'en coûte de renouveler ces cruels souvenirs !), n'est-ce pas elle qui, chaque année, par les ordres d'impitoyables tyrans, était rassemblée de toutes les parties de la France, chargée souvent de chaînes, et, comme un vil troupeau, envoyée au carnage ? qui, pendant vingt-cinq ans entiers, a rougi de son sang toutes les mers et tous les fleuves, couvert de ses débris toutes les terres depuis l'équateur jusqu'au pôle ? La vengeance divine pouvait-elle être écrite en caractères plus frappans ? Et qu'on ne dise pas que les peuples, dans tous les siècles, ont éprouvé des calamités. Non, mes Frères, non, ce ne sont pas des calamités ordinaires que celles d'une nation pressée si long-temps entre la hache des bourreaux au-dedans, et le glaive des ennemis au-dehors. Ce n'est pas une calamité ordinaire, qu'une révolution qui nous a livrés tour à tour aux fureurs des Catilina, aux proscriptions des Triumvirs, aux ravages des Alaric, au despotisme sanglant des Néron, et enfin au ressentiment de tous les peuples. Ce ne sont pas des calamités ordinaires que ces guerres effroyables qui, en vingt ans, ont moissonné dix millions d'hommes ; que ces désastreuses campagnes où des armées immenses ont été détruites en quelques semaines,

ensevelies sous les neiges et les frimats, dévorées par les bêtes féroces et les oiseaux de proie. O mon Dieu ! n'est-ce pas assez de châtimens ? ne vous souviendrez-vous pas enfin de la miséricorde ? Voyez cette jeunesse revenue à son roi, qui se prépare à revenir aussi vers vous, et qui déjà redemande son antique religion avec le trône de ses anciens et légitimes maîtres. Que votre colère se laisse fléchir, Seigneur ; daignez nous convertir et nous faire grâce, plutôt que de nous livrer à notre endurcissement et de nous perdre. Ecoutez les vœux que nos saints patrons vous adressent, et apprenez-nous à rentrer dans les voies où ils marchèrent, afin de trouver comme eux les véritables sources du bonheur et de la gloire.

Nous venons de voir, mes Frères, que saint Nicolas fut dans le siècle le modèle de l'enfance et de la jeunesse chrétienne ; nous allons maintenant le suivre dans une nouvelle carrière, et le considérer, dans le sacerdoce et l'épiscopat, comme le modèle des prêtres et des pasteurs de l'Eglise. C'est le sujet de ma seconde partie.

SECOND POINT.

Je ne sais s'il est possible de faire comprendre au monde quelle est la noblesse et la grandeur du sacerdoce chrétien : accoutumé à juger de toutes choses par les sens, le monde estimerait et honorerait notre profession sainte, s'il la voyait briller comme autrefois de l'éclat des dignités et des richesses ; mais les prêtres de Jésus-Christ, dépouillés de leurs biens terrestres et de leurs privilèges temporels, au lieu de lui en paraître plus dignes de respect, sont devenus l'objet de ses dédains ; et des fonctions sacrées, que n'environne presque aucune pompe extérieure, lui semblent obscures et vulgaires. Cependant, qu'il nous soit permis de le dire, il y a en nous, ministres des autels, une grandeur absolument indépendante de la naissance, de la fortune et des titres ;

une dignité non pas humaine, mais céleste et divine, qui ne peut être méconnue que par ceux en qui la foi est affaiblie ou éteinte. N'est-ce pas nous qui représentons Jésus-Christ sur la terre? N'est-ce pas à nous seuls qu'appartient l'étonnant pouvoir de délier et de purifier les consciences, d'immoler la victime que les anges adorent, de toucher notre Dieu de nos mains, de distribuer sa chair aux fidèles, de porter sa parole aux rois et aux peuples, et de répandre en son nom les grâces et les bénédictions sur la terre? Voilà quelque chose de plus grand que tout le faste de l'élevation et de la puissance mondaine. Aussi, quels que puissent être les mépris insensés du monde, loin de rougir de notre saint état et de ses honorables livrées, nous nous en glorifions toujours, et nous n'envisagerons même qu'avec une religieuse crainte la sublimité du caractère dont nous sommes revêtus.

Le Saint que nous louons était pénétré de ce sentiment, puisqu'après une enfance et une jeunesse toutes consacrées à la pratique des plus éminentes vertus, il n'osait encore aspirer à la cléricature. Mais lorsque sa modestie eut été vaincue par la voix de son évêque, qui l'appelait à monter les degrés du sanctuaire, il abandonna tous ses biens avec joie, et renonçant pour toujours aux honneurs du siècle, il se dévoua aux humbles et augustes fonctions du ministère. Pour donner une idée du zèle qu'il y déploya, de la capacité qu'il fit paraître et des succès qu'il obtint pour la conversion des peuples, il suffit de dire que la renommée de ses talents et de sa sainteté s'étant bientôt répandue au loin, les évêques de sa province, assemblés, le désignèrent pour remplir un grand siège qui vint à vaquer. Il était trop digne de l'épiscopat, pour ne pas le redouter et le fuir; aussi ses historiens nous apprennent-ils que, pour se soustraire aux dangers de la charge pastorale, il se jeta dans une barque, s'abandonna aux flots; et qu'après avoir échappé par miracle au naufrage, ayant été

poussé par les vents sur les côtes de Palestine, il demeura quelque temps caché dans les mêmes cavernes qu'avaient autrefois habitées les prophètes d'Israël et de Juda; qu'ensuite, cherchant un asile plus sûr, il s'ensevelit dans un monastère, où, confondu dans la foule des religieux, qu'il surpassait en austérité, il crut s'être à jamais dérobé aux regards des hommes. Mais le Ciel, favorable aux vœux réunis du clergé et du peuple, trahit lui-même le secret de sa retraite. L'humble cénobite en fut arraché, et, malgré sa résistance, entraîné à l'église, où il reçut, au milieu des acclamations publiques, la consécration épiscopale, et fut placé sur le siège de Myre en Lycie, grande métropole, qui eut dans la suite sous elle plus de trente évêchés suffragans. C'est ici qu'il faudrait peindre ce parfait pasteur, sa sollicitude sans bornes, sa vigilance infatigable, ses prières continuelles où se consumaient les nuits entières, ses jeûnes non interrompus, son assiduité à nourrir son troupeau du pain de la parole, ses immenses aumônes, ses soins tendres et généreux pour les malades, les orphelins, les veuves, les opprimés et toutes les classes de malheureux. Il faudrait dire les prodiges sans nombre opérés par la charité toute-puissante de ce nouvel Elie; les fléaux détournés, les tempêtes apaisées à sa voix, le froment multiplié entre ses mains, les maux les plus incurables guéris d'une parole, les mourans et les morts même rendus à la vie et à la santé.

Mais je me hâte d'en venir à quelque chose de plus glorieux encore que tout cela. Il est beau pour un évêque de faire des miracles; il est plus beau de souffrir pour la foi. Saint Nicolas était monté sur le siège de Myre à une époque de gloire et de douleur pour l'Eglise, où le sang chrétien coulait par torrens dans toute l'étendue de l'empire romain. Sous les titres d'Empereurs, d'Augustes et de Césars, six cruels tyrans, ou plutôt six monstres féroces, Dioclétien, Maximien, Galère, Maximin-Daïa, Maxence, et Licinius, tantôt se partageant l'autorité, tantôt se l'arra-

chant et se succédant l'un à l'autre, exercèrent, pendant dix années entières, la plus furieuse des persécutions, avec la résolution déclarée d'anéantir enfin le christianisme, et d'en faire disparaître le nom de dessus la terre; mais, frappés de la malédiction divine, ils disparurent eux-mêmes, les uns après les autres, avec une rapidité bien capable d'effayer à jamais les imitateurs de leurs cruautés impies. Il ne restait plus qu'un seul de ces ennemis du Ciel, Licinius qui, le plus perfide de tous sans être le moins sanguinaire, feignit de s'être réconcilié avec la religion proscrire, épousa la sœur du grand Constantin, son collègue dans l'empire, publia des édits favorables aux chrétiens, et ne fit pas même difficulté d'invoquer publiquement leur Dieu; car ce n'est pas de nos jours seulement que les tyrans persécuteurs ont appelé l'hypocrisie au secours de la haine et de la fureur. Dès que Licinius se sentit assez fort pour ne plus dissimuler, il jeta le masque, et ordonna qu'on fit adorer les idoles dans tout l'Orient où il régnait. Cet ordre fut exécuté partout avec la plus atroce rigueur, et les supplices recommencèrent. Le saint Evêque de Myre, plein de l'esprit des Ignace, des Polycarpe et des Cyprien, qui avaient montré depuis long-temps aux pasteurs le chemin du martyr, donna à son troupeau l'exemple de l'intrépidité et de la constance. Traduit devant les magistrats, il n'éprouva aucune crainte, vit, sans s'émouvoir, les bourreaux et les chevaux, et dit comme les apôtres : « Nous pouvons mourir; nous ne pouvons pas trahir notre conscience : *Non possumus.* » Il subit les tourmens sans changer de langage, et témoigna un si ardent désir d'expirer à l'instant pour son Dieu, que le cruel préconsul, lui enviant le bonheur d'une prompt mort, l'envoya chargé de chaînes dans une région éloignée et sauvage, où, consumé de misère, plongé dans l'horreur d'un cachot et accablé des plus barbares traitemens, il eût enfin succombé, si une éclatante victoire du fidèle Constantin, en abattant la

puissance du tyran hypocrite et parjure, n'eût rendu la liberté à l'illustre captif, qui revint dans son église, portant les glorieuses marques de ses souffrances, et semant avec tant de profusion les miracles sur toute sa route, que le surnom de Thaumaturge lui fut donné dès lors dans tout le monde catholique, comme il l'avait été, quelques années auparavant, à l'incomparable Grégoire de Néocésarée. Avec quelle joie le saint Confesseur se retrouva au milieu de son peuple! avec quels transports il fut reçu! avec quel accroissement d'autorité il prêcha une religion qu'il avait défendue au péril de sa vie, et scellée de son sang! C'est ainsi, mes Frères, que l'auguste Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise (1), après avoir été, pendant cinq ans, traîné d'exil en exil, de prison en prison, sans qu'aucune violence ni aucune menace aient pu vaincre sa généreuse résistance, reparaît sur le siège de Pierre avec une gloire nouvelle, et inspire une double vénération à tout l'univers chrétien.

J'omettrais une des circonstances les plus honorables de la vie de votre saint Patron, si je ne disais, d'après les écrivains grecs de son histoire, qu'il fut un des Pères du grand concile de Nicée, le premier de tous les conciles écuméniques, c'est-à-dire de ces assemblées vénérables, qui, représentant l'Eglise entière et appuyée sur les promesses de son divin fondateur, prononcent des oracles infaillibles, sous cette formule imposante consacrée par les apôtres, dans le concile de Jérusalem : « Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. » L'Evêque de Myre était digne de paraître avec les Athanase, les Germain, les Eustache, les Paphnuce et les Macaire, dans cette auguste assemblée de Nicée, presque toute composée de saints et de confesseurs de la foi, qui fit de si sages réglemens de discipline, vengea la divinité de Jésus-Christ, proclama la consubstantialité du Verbe, et abattit la plus orgueilleuse des hérésies, par cet arrêt solennel et terrible qui a retenti dans tous les siècles :

(1) Pie VII, en 1814.

« Anathème à l'impie Arius! anathème à sa doctrine et à ses écrits! anathème à ses sectateurs! » Ainsi ont été foudroyées depuis, avec la même autorité et dans la même forme, toutes les hérésies qui se sont successivement élevées dans le christianisme. C'est là cette vigueur épiscopale qui n'a jamais pu s'affaiblir dans la véritable Eglise, et qui a paru la même à Trente, dans le seizième siècle, que dans le quatrième et le cinquième à Nicée, à Constantinople, à Ephèse et à Chalcedoine; c'est là ce que nos adversaires, par le plus manifeste abus des termes, appellent intolérance. Ah! les intolérans sont ceux qui persécutent, ceux qui proscrivent, qui imposent aux prêtres ou aux fidèles des sermens contraires à leur conscience; et, s'ils refusent de les prêter, les condamnent à l'exil, à l'emprisonnement ou à la mort. Mais ce n'est pas être intolérant, que de repousser l'erreur et de ne consentir jamais au mélange du mensonge et de la vérité, de la lumière et des ténèbres; ou bien il faudrait reprocher l'intolérance à saint Paul, qui écrivait en termes si énergiques: « Quelques-uns ont fait naufrage dans la foi, et entre autres Hyménée et Alexandre, que j'ai livrés à Satan pour leur apprendre à ne point blasphémer: *Quos tradidi Satanæ, ut discant non blasphemare* (1). » Il faudrait accuser d'intolérance notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il dit: « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme un païen et un publicain... Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise... Allez, enseignez... Celui qui croira sera sauvé, celui qui ne croira pas sera condamné. » Que disons-nous autre chose? Encore une fois, l'Eglise, de tout temps persécutée par ses ennemis, n'a jamais été persécutrice elle-même; et si quelques-uns de ses enfans ont exercé d'injustes rigueurs en son nom, elle les a constamment désavoués. Mais aussi, jalouse de sa qualité et de ses droits de légitime épouse, elle ne

(1) I. Tim. 1, 20.

les a jamais partagés avec l'esclave ou l'adultère. Une comme la vérité, inflexible comme elle, elle a toujours rejeté de son sein, retranché par l'anathème spirituel tous ceux qui ne professaient pas l'unité et l'intégrité de sa doctrine, sans épargner même ses propres ministres, lorsqu'ils devenaient rebelles à son autorité. Tel est son esprit et sa règle invariable; et toutes les fois que des hommes opiniâtres, qui refusaient d'abjurer authentiquement l'erreur condamnée par elle, ont osé se mêler dans les rangs du clergé fidèle et paraître dans les places honorables du sanctuaire, on a vu le peuple chrétien, conduit par l'instinct de la catholicité, s'indigner de leur présence, et leur dire, ou par ses gémissemens, ou par ses murmures, ou par sa fuite: Retirez-vous, vous qui n'êtes point dans la foi, *Recedite, pollati* (1); sortez de ce lieu saint où nos yeux ne doivent apercevoir que des ministres dociles à l'Eglise; et tant que vous n'aurez pas purifié vos lèvres par la profession non équivoque de la doctrine orthodoxe, ne nous donnez pas le scandale de vous voir monter à l'autel, et toucher les choses saintes que vos mains souilleraient: *Recedite, abite, nolite tangere* (2).

De retour dans sa métropole, après tant de services rendus à la religion, tant d'épreuves subies, de tourmens endurés, de fatigues soutenues pour elle, notre saint vieillard s'appliqua sans relâche à faire exécuter les décrets de Nicée, à purger son Eglise des restes de l'arianisme, rétablir la vigueur de la discipline, corriger les mœurs, ranimer la foi et la piété, répandre les consolations et soulager toutes les peines. Son zèle et sa charité croissaient toujours; de tous les prodiges qu'il ne cessait d'opérer, le plus étonnant était la perfection de ses vertus, lorsqu'enfin, plein de jours et de mérites, il fut averti par une voix secrète que sa fin approchait. Il adresse alors ses tendres adieux à son cher troupeau, et après

(1) Thren. iv, 15.

(2) Thren. iv, 15.

lui avoir laissé pour testament les avis de sa sagesse et de sa sollicitude paternelle, il s'en sépare avec larmes, en leur disant comme saint Paul aux prêtres d'Ephèse, qu'ils ne le reverront plus sur la terre, et va s'enfermer dans une solitude religieuse, où, vivant avec un petit nombre de cénobites, dans les jeûnes, les veilles, le silence et la contemplation des choses éternelles, il n'eut qu'eux seuls et les anges pour témoins de ses derniers soupirs. On raconte que les concerts de ces esprits bienheureux furent entendus dans son humble retraite, et que les parfums du ciel la remplirent tout entière, au moment où son âme sainte, s'exhalant de son corps, alla se réunir à son Dieu. Ce qui est certain, c'est que la vertu miraculeuse qui l'avait distingué pendant sa vie, n'abandonna point ses restes inanimés. Sans parler des merveilles qui suivirent immédiatement sa mort, et dont le bruit a retenti dans tout l'univers, il n'y a rien de plus authentique dans l'histoire que les actes qui furent dressés à Bari, dans le onzième siècle, par ordre de l'archevêque et des magistrats, constatant une foule de miracles opérés sous leurs yeux et en présence d'innombrables témoins. Au moment de la translation de ces sacrées dépouilles dans cette ville, ses ossemens, comme ceux d'Elisée, ressuscitèrent les morts; la puissance de son intercession, souvent éprouvée par les navigateurs au milieu des périls de la mer, le fit choisir pour patron des navigateurs; des armées entières lui durent leur salut, et des rois la conservation de leurs états et de leur couronne. Aussi, quel respect universel pour sa mémoire! Il serait impossible de compter les temples et les basiliques érigés en son honneur dans toutes les parties de la terre, depuis les temps les plus reculés: on en remarquait cinq magnifiques à Constantinople, l'une desquelles avait été bâtie par l'empereur Justinien. Plusieurs grands peuples ont pris cet illustre Saint pour leur protecteur: la Belgique l'honore d'un culte particulier; l'immense nation

moscovite le met au premier rang des saints, après les hommes apostoliques; toute l'Eglise grecque conserve pour lui une vénération sans bornes, depuis même qu'un malheureux schisme l'a séparée de nous. En un mot, comme je le disais en commençant ce discours, l'orient et l'occident, le midi et le septentrion se réunissent pour rendre hommage à l'immortel Evêque dont nous célébrons la fête. Je ne m'étonne donc pas que deux grands papes et trois autres souverains pontiffes soient glorifiés de porter son nom sous la tiare, et que plusieurs illustres patriarches aient recherché le même honneur.

O admirable Saint! que j'aime à rappeler ainsi vos titres de gloire! que j'estime heureux ceux que vous protégez! que je m'applaudis des liens qui m'unissent à vous! que je félicite ce peuple de vous appartenir! Ah! recevez favorablement les vœux qu'il vous adresse et ceux du vénérable pasteur qui l'instruit depuis si long-temps, par ses discours, à honorer ses vertus, et, par son exemple, à les imiter. Jetez un regard d'intérêt sur cette ville où votre culte est si ancien, où la religion a toujours compté de vrais adorateurs, et où éclatent maintenant tant de généreux sentimens que la plus affreuse des révolutions a pu comprimer, mais non pas éteindre. Prenez sous votre puissante protection, et cette France naguère si malheureuse, qui lutte encore contre les germes de destruction qu'elle porte dans son sein; et ce monarque très-chrétien, qui a goûté si peu de consolations depuis qu'il est rentré dans le palais de ses pères; et le prince magnanime que chérissent particulièrement nos provinces; et la fille des rois et des martyrs, sur qui reposent tant d'espérances; et toute cette auguste, vaillante et pieuse race de saint Louis, la plus antique race royale de l'univers, la plus capable de relever et d'embellir un trône, la plus digne de trouver le bonheur qu'elle cherche en faisant le nôtre: que nous soyons dignes nous-mêmes d'être gouvernés par elle, et qu'abjurant tous les genres

d'erreur, professant désormais la fidélité la plus inviolable envers la double majesté de Dieu et du souverain, réunis autour des bannières sacrées de l'honneur et de la religion, de la loyauté et de la foi, nous jouissions de la paix dans le temps, et méritions les récompenses de l'éternité.

Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

PRONONCÉ A TOULOUSE

LE JOUR DE LA FÊTE DE CE SAINT,

(Octobre 1814)

CHEZ LES RELIGIEUSES RÉUNIES DE SAINTE CLAIRE,
CHASSÉES DE LEUR OUVERT.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. (*Math. xvi, 24*).

AUCUN des saints, mes chères Sœurs, n'a mieux compris, ni plus littéralement pratiqué cette maxime du Sauveur du monde, que votre glorieux Patron, dont l'église honore aujourd'hui la mémoire. Saint François a été un prodige de pénitence, de renoncement, d'amour des croix et des souffrances. Son nom seul effraie la sensualité et la mollesse, réveille les plus sublimes idées de la perfection évangélique, et semble être le nom de l'austérité même. Saint François a renouvelé, dans un siècle de relâchement et de décadence, les plus beaux exemples des premiers